

Autour de la porte Saint-Marcel à Lausanne

Autor(en): **Reymond, Maxime**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **52 (1944)**

Heft 4

PDF erstellt am: **05.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-40589>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Autour de la porte Saint-Marcel à Lausanne

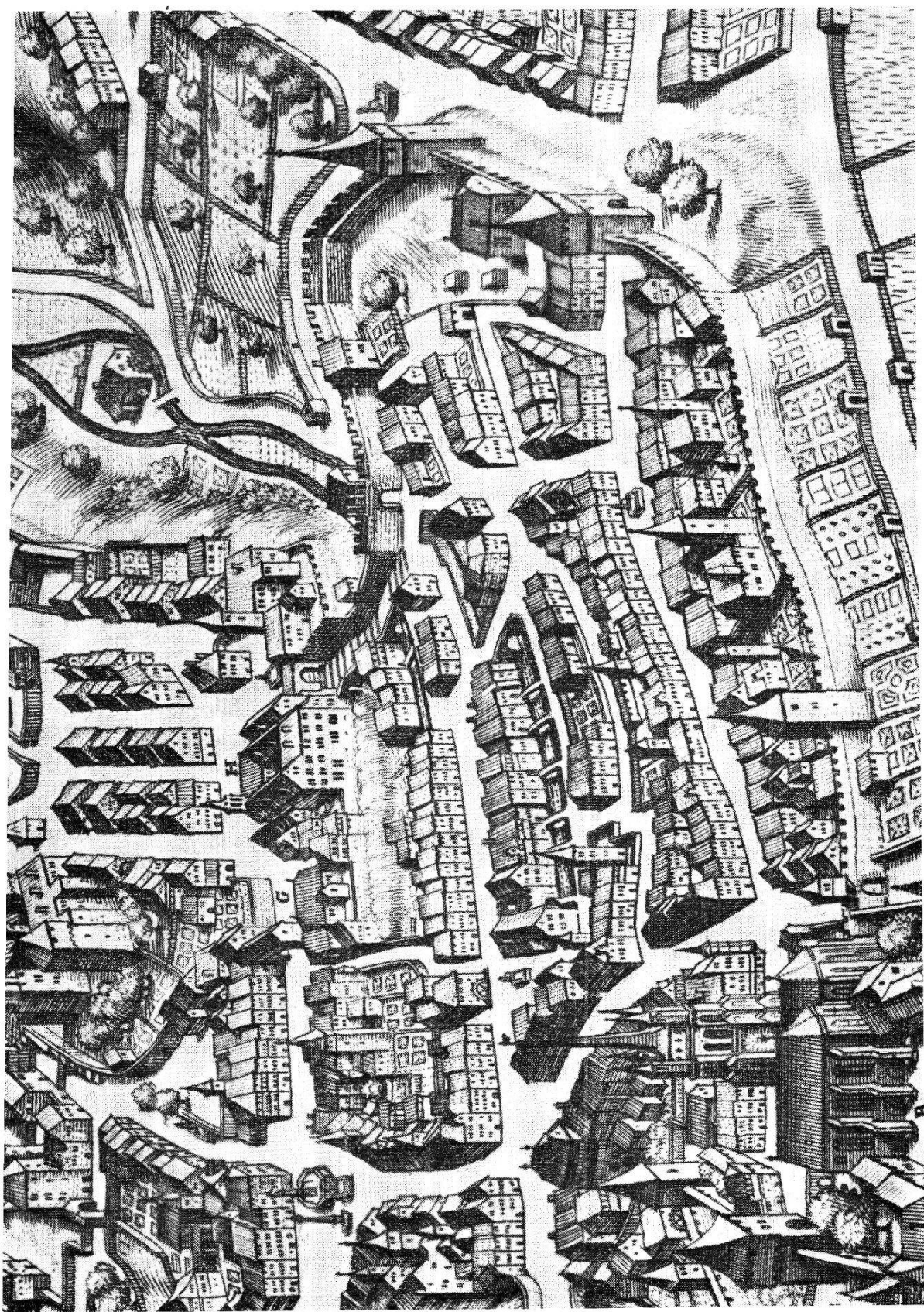
Le titre de cette communication peut surprendre. L'existence d'une porte Saint-Marcel à Lausanne est très probablement ignorée de quatre-vingt-dix-neuf Lausannois sur cent, et ceux-là même qui la connaissent ne savent guère à quels événements, obscurs ou non, elle se rattache.

Et pourtant cette porte a vécu plusieurs siècles, bien en vue de tous les citoyens. Elle existait vraisemblablement en 1200, sinon auparavant. Comme on peut bien le penser, les documents les plus anciens n'existent plus, et ceux que nous possédons ne fournissent que des renseignements très fragmentaires. Essayons cependant d'y voir un peu clair.

C'est dans les plus vieux comptes de Lausanne que son nom apparaît tout d'abord. En 1381, ils relatent que l'on fit d'importants travaux de réfection aux portes de Montbenon, de Mornex, de Chesaux (Mauborget), de la Condemine de Saint-François (entrée de la Grotte), de *Saint-Marcel* et de Chaucrau, qu'on prit des pierres à la carrière du Pissiour sous Marterey pour réparer la porte Saint-Marcel et la porte Saint-Pierre. Le mardi après Pâques 1383, le Conseil de ville donna en tâche le mur des fossés devant la porte Saint-Marcel. L'année suivante, on dépensa 8 florins pour la réparation du mur du terrauil devant la porte Saint-Marcel, et 10 florins pour le mur de la dite porte¹. Le 20 juillet², suivant, la veuve du maître de la monnaie de l'évêque vendit à un bourgeois, Benoît Rongimel, une maison sise au bourg de Lausanne en la porte Saint-Marcel, entre la maison Berthod du Marterey et celle de Perronet Poncet, entre

¹ A. V. L. Comptes de ville.

² A. C. V. Minutaire G. Daux 35.



PLAN DE LAUSANNE 1635 - 1642

A l'est, le mur de ville entourant le quartier de Saint-Pierre, au bas de Martherey.

La porte Saint-Marcel est en face d'une petite fontaine.

La porte Saint-Pierre sépare Bourg d'Etraz.

Le chœur de l'église Saint-Pierre est entre les deux tours, adossée aux remparts.

par Saint Marcel

la rue, devant, et le mur de ville, derrière. Soixante ans plus tard, en 1443, noble Georges de Blonay possède une maison « en la rue de Bourg, touchant la porte Saint-Marcel »¹.

L'orientation générale est maintenant connue. Allons plus loin. En 1402, on mentionne une maison au bourg d'Etraz, « touchant la porte Saint-Pierre, dite de *sen malsel*, et le fossé de la ville »². En 1445, le Conseil de ville charge des maîtres maçons de construire — ce qui veut dire reconstruire — différentes portes et tours, notamment « la tour de la porte Saint-Pierre, près le faubourg d'Etraz, que l'on appelle aussi porte Saint-Marcel »³.

Ces derniers textes paraissent identifier la porte Saint-Marcel avec la porte Saint-Pierre, au bas de Marterey. Il en est en réalité autrement. En 1458, nous voyons le Conseil de ville acheter une « chambre », soit maison, située au-dessus de la porte Saint-Pierre, allant jusqu'à « l'autre porte existante »⁴. Le 11 février 1586, la même autorité, prenant différentes mesures militaires motivées par la crainte d'entreprises du duc de Savoie, ordonne, entre autres, que « l'on mettra quatre soldats, un caporal et un lieutenant sous la porte de la muraille Saint-Martin, quelques soldats vers (la maison de) Billens, cinq soldats, un lieutenant et un caporal en la tour vers le cimetière de Saint-Pierre, enfin cinq soldats, un lieutenant et un caporal à la grande tour de Saint-Pierre pour gouverner l'artillerie des dites tours »⁵.

Cette fois-ci, la situation se précise. Les plans lausannois, dont le plus ancien est le plan Buttet de 1638, indiquent au bas de Marterey un ensemble comprenant la porte et tour de Saint-Pierre, un reste de l'ancienne église, et une seconde tour plus haut, à un tournant du cimetière, cette tour étant flanquée d'une fontaine à l'entrée du chemin partant de Marterey vers l'ouest, et qui est devenu plus tard la rue Enning. Le compte

¹ A. V. L. Répertoire Poncer 271.

² A. V. L. Poncer, Saint-Pierre 11.

³ A. V. L. Corps de ville A 121.

⁴ A. V. L. Corps de ville M. 148.

⁵ A. V. L. Corps de ville C. 142.

communal de 1578 dit que l'on fit 51 toises — 180 mètres environ — de pavés « depuis la porte de Saint-Pierre jusqu'à la tour de Billens »¹. Cette dernière appellation nous ouvre un horizon nouveau.

Le vieux mur d'enceinte qui entourait le cimetière de Saint-Pierre — et qui en 1337 fut reculé pour embrasser tout le quartier de Marterey — s'infléchissait de la porte Saint-Marcel jusqu'à la porte Saint-Martin près du Flon, et à cette muraille était adossé un gros bâtiment, dit la maison de Billens, dont la maison Fœtisch occupe aujourd'hui l'emplacement.

Cette maison de Billens a son histoire. Il existait à Lausanne, au XIII^e siècle, une grosse famille habitant la rue de Bourg, celle des Franconis, Franceis ou Francoz, et dominante à tel point qu'on l'appelle quelquefois « du Bourg » tout court. Ainsi le *Cartulaire de Lausanne* enregistre l'anniversaire de la « dame de Bor »² et en 1275, un des siens, le chanoine Guillaume du Bourg, avait fondé et doté l'hôpital Notre Dame qui est aujourd'hui le Collège scientifique³. Deux de ses frères, Bovon et Pierre Francoz, sont à ce moment en tête des bourgeois qui, dans un gros conflit entre l'évêque de Lausanne et le comte de Savoie, appuient plutôt la cause de ce dernier. Le testament de Pierre, en 1280, le montre possesseur de deux maisons de pierre en Bourg, d'autres près de la tour de Saint-Pierre, à la Cheneau de Bourg et jusqu'au Flon, et de nombreux biens tout autour de Lausanne : de Prilly à Epesses, d'Ouchy à Béthusy »⁴. Dans un autre texte, on dit que la tour du Désaley, c'est-à-dire de Marsens, est aux Francoz.

A ce moment même, le 28 avril 1281, Bovon et Pierre Francoz se défont d'une partie de ces biens⁵. Ils vendent à un haut dignitaire de la cour de Savoie, le chevalier Rodolphe

¹ A. V. L. Comptes de ville.

² *Cartulaire de Lausanne* 641.

³ Maxime REYMOND : *L'Hôpital Notre-Dame de Lausanne*.

⁴ Bcv. F 1060, n^{os} 201, 202.

⁵ Maxime REYMOND : *Châteaux et Hôtels de ville de Lausanne* ; « La Maison de Billens », p. 155-162.

de Billens, trois maisons, vingt chesaux ou places et sept jardins, situés sous l'église Saint-Pierre, entre le mur d'enceinte et la Cheneau de Bourg à l'est. Puis on voit que l'acquéreur démolit ces mesures et construisit un grand bâtiment carré adossé au rempart allant de la porte Saint-Marcel à la porte Saint-Martin, bâtiment entouré de jardins, le tout clos d'un mur percé d'une porte qui donnait accès à un chemin rapide, lequel est devenu ce que l'on nomme aujourd'hui les Escaliers de Billens.

Le chevalier Rodolphe, titré en 1277 et 1287 de bailli de Vaud pour le comte de Savoie, paraît s'y être tout de suite installé. La nouvelle maison est en tout cas mentionnée en 1293. Plus tard, peut-être ensuite d'une alliance, une partie du domaine passa au comte de Gruyère qui la possédait en 1395. Mais la maison fut revendue le 22 février 1356 au comte Amédée de Savoie par un petit-fils du fondateur, le chevalier Pierre de Billens.

La maison prit alors un nouveau caractère. Le comte de Savoie, que l'empereur Charles IV avait créé vicaire impérial dans le diocèse de Lausanne, y installa une administration, un tribunal d'appellations en cas de recours contre les jugements des cours épiscopales. Le chef de cette administration est couramment appelé le « juge de Billens ». Quant au but essentiel qu'il poursuivait, un érudit lausannois du XVII^e siècle, Plantin¹, dit avec un sens d'observation très judicieux que « les comtes avaient à Lausanne un lieutenant dans une maison qu'ils avaient achetée, afin qu'elle fust comme une espine aux évêques ».

Je n'ai pas à refaire ici l'histoire de ce régime qui finit à la conquête bernoise en 1536. La maison devint alors propriété particulière. Le faïencier Baylon la possédait en 1723, les hoirs Bessières en 1823, puis d'autres encore jusqu'au moment où elle fut rasée pour faire place à l'immeuble moderne qui commande depuis trente ans l'entrée du pont Charles Bessières.

Mais une autre question nous retiendra, qui nous fera revenir à la tour Saint-Marcel.

* * *

¹ PLANTIN : *Description de Lausanne*, 1.

Comment les notables Lausannois qu'étaient les Francoz, comment et pourquoi le chevalier Rodolphe de Billens, pourquoi les comtes de Savoie eurent-ils la volonté bien arrêtée de se fixer à mi-coteau du quartier de Saint-Pierre et de la rue du Pré?

Pour répondre à ces questions, il faut se souvenir qu'au XIII^e et au XIV^e siècle, l'agglomération lausannoise a un tout autre aspect qu'aujourd'hui. La ville est essentiellement à la Cité. C'est là que demeure l'évêque souverain. Mais dès la fin du IX^e siècle, il s'est constitué au sud un bourg marchand, séparé de la Cité par la vallée du Flon. Les voies de liaison entre les deux quartiers, les deux villes, sont peu nombreuses, la Cheneau de Bourg à l'est, le Pont et la Palud à l'ouest. Les relations par cette dernière voie sont plus aisées, mais plus longues, et encore faut-il utiliser l'étroit passage du Pont qui ne sera transformé en place qu'au milieu du XVI^e siècle. Les personnes qui viennent de l'orient — de Vevey et du Valais — et celles qui arrivent de Fribourg et de Berne dès le XII^e siècle ont intérêt à prendre la Cheneau de Bourg pour arriver directement au cœur de la Cité, devant l'Evêché et la Cathédrale. Chemin plus raide sans doute, mais cela n'a pas grande importance, car au XVIII^e siècle encore les gros chars d'Anjou eux-mêmes prenaient cette voie pour suivre la rue du Pré et la rue Saint-Jean et continuer par Saint-Laurent pour aller sur Genève ou Orbe. De Fribourg, particulièrement, on peut même parvenir à la Cité par des chemins plus courts. Du Bugnon et de la porte de Marterey on peut descendre sur la porte Saint-Martin, au bord du Flon, par un chemin dont l'amorce supérieure existe encore et qui débouche sur la Caroline. Plus bas s'offre aussi la voie qui, partant de la tour Saint-Marcel, porte le nom de rue Enning et continue par les escaliers actuels de Billens pour aboutir à la Cheneau de Bourg. Ces deux voies dispensent du détour par le carrefour de Saint-Pierre et du trajet plus long par la rue de Bourg. Elles se rejoignent au pied des Grandes Roches, droit sous la Cathédrale.

Cela est si vrai que les citoyens du Bourg eux-mêmes usent de la Cheneau de Bourg bien plus que de la Palud et de la Mercerie pour arriver à la Cité. Un fait historique vient le prouver.

En 1240, deux candidats, Philippe de Savoie et Jean de Cossonay, se disputent la possession de l'Évêché. Les partisans des uns et des autres en viennent aux mains. Le sire de Faucigny, qui soutient Philippe de Savoie, occupe et fortifie la Cité, tandis que les bourgeois, partisans de Jean de Cossonay, se lancent à l'attaque par les Grandes Roches. On met le feu aux moulins bordant le Flon et aux maisons de la rue du Pré, et trente personnes périssent dans le combat par le fer ou par le feu. Ce qui revient à dire que la lutte principale se déroula de ce côté et non vers la Palud.

Trente ans plus tard, en 1273, la lutte reprend sous une autre forme. Le candidat à l'évêché n'est plus Philippe de Savoie, qui a pris depuis dix ans la succession du comte Pierre, mais qui s'oppose au candidat du chapitre, Guillaume de Champvent, lequel est soutenu par Rodolphe de Habsbourg. Le conflit entra dans sa phase violente lorsque, le 19 octobre 1275, le pape Grégoire X vint consacrer solennellement la cathédrale de Lausanne en présence de l'empereur lui-même. Le comte de Savoie s'abstint de paraître à la cérémonie, et lorsque les cours pontificale et impériale se furent éloignées, la lutte reprit de plus belle. Elle fut particulièrement violente en 1282 et nécessita l'intervention armée des officiers de Rodolphe de Habsbourg.

A ce moment Pierre Francoz, que nous avons vu déjà, compte au premier rang des partisans du comte de Savoie. Et c'est lui précisément qui vend au chevalier Rodolphe de Billens les maisons qui vont faire place à l'édifice nouveau d'où les officiers du comte de Savoie pourront le mieux surveiller et dominer l'accès oriental de la Cité. En cette occurrence, pour revenir à notre sujet, la tour Saint-Marcel joue le rôle utile d'une porte de ville.

Un détail curieux nous le confirme indirectement. Les comptes communaux nous apprennent que, longtemps plus tard, le 19 juin 1414¹, on donna 23 sols aux peintres qui firent et colorièrent l'*arma*, c'est-à-dire l'écusson — de la ville ou du souverain — à la porte Saint-Marcel et à la Condemine de Saint-François,

¹ A. V. L. Comptes de ville, 1414-1415.

soit à l'entrée et à la sortie, « pour la venue à Lausanne du roi des Romains — c'est l'empereur Charles IV — se rendant à Romont », et de là sans doute à Constance où allait s'ouvrir le Concile.

* * *

La conquête bernoise mit fin à tout ce brillant passé. La maison de Billens reçut un usage industriel. Plantin écrit en 1656 qu'il ne reste que peu de traces de l'église Saint-Pierre, et ce qui subsistait encore fut démoli en 1780. Quant à la tour « du milieu au cimetière de Saint-Pierre », comme on appelle en 1673 la porte Saint-Marcel, elle fut alors louée au potier Muller, et c'est sans doute là aussi que quatre ans après le cloutier Josuy établit une forge.

Un siècle se passe. La porte Saint-Marcel figure encore dans le plan Gignillat, comme la porte Saint-Pierre tout au bas de Marterey. Elle disparaîtra à son tour. Le 8 octobre 1767, le Manuel de la Chambre de fabrique — l'une des sections du Conseil de ville — enregistre la décision suivante :

« Cette noble Chambre s'est transportée sur le cimetière de Saint-Pierre pour examiner ce qu'il conviendrait de faire de la *tour carrée* et de la *chapelle* qui sont au dit lieu, plutôt que de les réparer. On charge Monsieur le Contrôleur substitué (M. de Mézery) de mettre sur le papier s'il ne conviendrait pas mieux de les démolir et de faire voiturer les matériaux en pierre pour la continuation de la bâtisse de l'hospital, dont il fera rapport au Conseil. » Le plan Gignillat montre que ce terme de « tour carrée » ne peut s'appliquer qu'à la tour Saint-Marcel. Il ne fut pas donné suite pour le moment à cette proposition, mais elle revint sur le tapis vingt ans plus tard. Après deux ans encore de discussions, le 19 janvier 1787, le contrat de démolition fut passé avec un maître d'état. La chapelle de Saint-Pierre elle-même, soit le chœur transformé en atelier, fut démolie en 1780, ainsi que l'indique une inscription du plan Gignillat. Cette chapelle se trouvait à peu près exactement où est le poste de police actuel, et sur l'emplacement de la tour, les Polier construisirent au début du XVIII^e siècle une cave que l'on appela

la Glacière de la Caroline et dont on peut voir le dessin dans l'un des albums de Charles Vuillermet.

* * *

Sic transit gloria mundi. La porte Saint-Marcel n'existe plus. Il reste une question à résoudre, celle de l'origine de ce vocable. En fait, on ne possède plus aucune indication établissant qu'un culte y avait été célébré, et les dossiers relatifs à l'église paroissiale de Saint-Pierre ne font aucune mention d'un autel Saint-Marcel dans ce sanctuaire. Il existait cependant au début du XIII^e siècle, à Lausanne, une chapelle Saint-Marcel, qui était la propriété du prévôt Conon d'Estavayer, propriété personnelle, car le *Cartulaire de Lausanne* indique qu'elle n'appartenait pas à la prévôté. Elle n'était pas dans la Cathédrale, mais il s'agit sans doute de la *capellula*, simple oratoire, qu'un texte de 1238 montre dans la maison au milieu de la Cité que le prévôt avait acquise en 1293 du chanoine Reymond du Four et qu'il avait reconstruite après l'incendie de 1235¹. Elle n'a aucun rapport avec la porte Saint-Marcel. D'autre part, le patronat de Saint-Marcel — il y eut un pape et plusieurs évêques français et italiens canonisés — est très rarement employé chez nous. On ne connaît que les anciennes églises de Chavornay et de Courtion, dont saint Marcel ait été le patron, et cela probablement il y a mille ans, déjà, pour Chavornay.

Ce qui est certain, c'est que le sanctuaire de Saint-Marcel que fréquentait Conon d'Estavayer existait en 1228. Il serait très naturel qu'une chapelle eût été établie tout auprès de la porte dont nous venons de parler ; mais quand et pourquoi aurait-elle été abandonnée, rien ne l'indique et je ne puis faire que poser le problème².

Maxime Reymond

¹ *Cart. Laus.*, 85 et 520.

² Notons cependant que le Chapitre possédait une maison dite « sur la porte Saint-Pierre », qu'il accensait vers 1230 au chanoine Paris du Temple, en 1331 au chapelain Etienne d'Aubonne, en 1355 au chapelain Jean Dorer. Elle est ici appelée « maison rière l'église Saint-Pierre, près des murs et du cimetière ». Mais il ne paraît guère qu'il puisse s'agir dans ce cas de la porte Saint-Marcel.